

DÉBAT LAPHAM - REVEL

« Une attaque préventive est contradictoire avec l'esprit de notre Constitution »

LE POINT : Dans son livre « L'obsession anti-américaine », Jean-François Revel fustige les anti-américanistes et dénonce la diabolisation de la seule « hyperpuissance » de la planète. Que pensez-vous de sa réflexion ?

LEWIS LAPHAM : Je défends nombre d'idées de Revel sur les États-Unis, la grande nation, le pays de l'inventivité, les valeurs démocratiques. En revanche, je crois qu'il se méprend sur l'état réel de la société américaine, qui est en pleine crise. Les valeurs sont pulvérisées par la culture de la télévision, qui ne joue que sur l'émotion. Le budget militaire, avec 400 milliards de dollars par an, occupe une position dominante. L'analphabétisme est préoccupant, avec 40 millions d'illettrés. En 1945, un

jeune sortant du collège connaissait 9 000 mots, il n'en connaît plus que 4 000 aujourd'hui. Force est de constater que nous n'avons pas de citoyenneté critique et éduquée. Au contraire, la pensée moyenne est une pensée de la superstition, récupérée par le politique. Et cela est dangereux.

LE POINT : La critique de l'intérieur du système américain, comme vous la pratiquez dans votre livre, rejoindrait-elle la critique de l'extérieur, que déplore Revel ?

LEWIS LAPHAM : Il faut réfléchir sur les dérives du système américain. Le discours de Bush est sous-tendu par quarante ans de politique américaine, fondée sur le clivage avec l'URSS, empire du mal, et ancrée

dans un cadre de valeurs religieuses. L'excuse de la sécurité nationale a joué à plein et Bush la récupère. Cela est problématique dans un pays qui est loin d'être laïque et où nombre de représentants commentent leur journée par des « petits déjeuners prières ».

LE POINT : La sécurité nationale sert-elle aussi de prétexte pour la campagne de Bush contre Saddam ?

LEWIS LAPHAM : C'est l'une des principales raisons. Bush demande aux Américains de lui faire confiance, sans fournir de raisons tangibles sur la justesse de sa mission. Or l'attaque préventive est contradictoire avec l'esprit de la Constitution américaine. De plus, on ne nous fournit aucune preuve de la présence d'armes de destruction massive en Irak. Cette campagne, qui joue aussi de la propagande et de la désinformation, sert à justifier le budget militaire américain. L'attaque préventive voulue par Sharon ne donne aucun résultat en Israël, elle ne marchera pas davantage en Irak.

« Une intervention contre l'Irak ne serait pas une attaque préventive »

Lewis Lapham soutient que la société américaine est « en pleine crise ». Certes, toute civilisation finit par disparaître. En même temps, à chaque instant de son histoire, elle est décrite à la fois comme en crise et comme en progrès, car elle juxtapose souvent les symptômes des deux phénomènes. Ce que Lapham dit de la « culture de la télévision », de l'analphabétisme scolaire, de l'absence de conscience civique est également déploré en Europe, et dans les mêmes termes que les siens. Le ministre de l'Éducation, Luc Ferry, signalait, tout récemment encore, la montée de l'illettrisme en France depuis dix ans.

Ce fléau ne touche pas la seule Amérique. Il est dû plus à des conceptions pédagogiques erronées dans les pays développés qu'à une « crise américaine ». Les meilleurs étudiants européens – et pas seulement les scientifiques – veulent pour la plupart aller poursuivre leurs études aux États-Unis. Quant à l'augmentation des dépenses militaires, il semble qu'elle fasse des émules. La France, entre autres, vient de majorer considérablement son budget de la Défense. C'est qu'après avoir cru pouvoir toucher les « dividendes de la paix », à la fin de la guerre froide, on s'est aperçu que de nouvelles menaces

surgissaient, imprévisibles, insaisissables, dispersées, une sorte de « mondialisation de la menace ». Pour y parer, il faut pouvoir intervenir vite sur n'importe quel point du globe.

En ce sens, il me paraît discutable de qualifier de « préventive » une éventuelle intervention contre l'Irak. En fait, il s'agit toujours de la même guerre, celle qui a été déclenchée par Saddam Hussein en 1990. Il dut alors s'engager, pour obtenir l'armistice, à respecter des résolutions de l'Onu l'obligeant à détruire ses armes de destruction massive et à laisser des inspecteurs de l'Onu vérifier sur place qu'il en allait bien ainsi. Or Saddam a toujours violé ces engagements, d'abord en refusant aux inspecteurs l'accès aux sites suspects, ensuite en les mettant à la porte. Le contraindre à l'application des résolutions onusiennes n'aurait donc rien de « préventif ». Ce serait le prolongement par sa faute de la guerre de

L'AMÉRIQUE ET L'IRAK

LE POINT : A vous lire, on a l'impression que George W. Bush s'est lancé dans une campagne messianique, que sa mission est de type « juste et sacrée » et que le degré de son implication personnelle dans la conduite des affaires extérieures outrepassa la pratique politique américaine...

LEWIS LAPHAM : Bush, oui, a lancé un combat messianique. Il est devenu le commandant en chef de la nation, et il sait comment jouer ce jeu. Il veut transformer les États-Unis en gendarme du monde. Mais nous n'avons pas assez de troupes, pas assez de moyens financiers, pas assez de sagesse. La seule méthode pour tenter de juguler les conflits dans le monde demeure la coopération avec les différents États et les instances internationales.

LE POINT : Dans votre essai, vous estimez que le patriotisme religieux développé par George Bush depuis le 11 septembre empiète de plus en plus sur les libertés individuelles. Pourquoi ?

LEWIS LAPHAM : Bush a lancé une campagne contre le terrorisme où l'en-



INTERVIEW LEWIS LAPHAM

Directeur de la rédaction de *Harper's Magazine* (New York), écrivain, auteur de l'essai « Le djihad américain »

nemi est inconnu et qui relance sans cesse l'« état d'alerte ». Cela crée un sentiment de peur, et Bush s'en sert. Les libertés s'en trouvent atteintes, avec le « décret patriotique » qui permet de mettre sur écoute les citoyens, d'ouvrir les lettres, de lire les mails. Les principes de la Constitution américaine sont remis en question. La croisade de Bush, qui place

Dieu comme grand protecteur du peuple américain, est un combat manichéen de Dieu contre le Diable. En outre, la notion de « péché », de plus en plus mise en avant, ne peut que renforcer cette dérive religieuse.

LE POINT : La Constitution américaine et les valeurs avancées par les Pères fondateurs se réclament pourtant du religieux...

LEWIS LAPHAM : En fait, on s'éloigne de plus en plus des principes des Pères fondateurs, dont l'approche était d'abord philosophique et sociale et non essentiellement religieuse. Avant le 11 septembre, Bush était en mauvaise posture, avec les républicains en difficulté au Sénat.

Depuis qu'il assoit son pouvoir sur la religion, sa cote est au plus haut. Il n'a plus d'opposition digne de ce nom, et c'est justement ce qui manque cruellement à ce pays »

Propos recueillis par Olivier Weber

« Le djihad américain », de Lewis Lapham, traduit de l'anglais par Marina Boraso (Editions Saint-Simon, 204 pages, 14,90 €).

1990-1991, menée, je le rappelle, par une coalition de vingt-huit pays (dont la France), et non plus par les seuls Américains. Si Saddam ne détenait aucune arme prohibée, pourquoi s'acharnerait-il à éluder les inspections ? S'il est peu probable qu'il ait pour l'instant l'arme nucléaire, en revanche on sait fort bien que c'est à l'arme chimique qu'il a exterminé des dizaines de milliers de ses propres concitoyens, Kurdes et chiites. Le dictateur sanguinaire qui a commis ce crime, le coupable des 700 000 morts dans sa guerre contre l'Iran, aussitôt suivie par l'agression contre le Koweït, peut difficilement être considéré comme l'« axe du Bien ». C'est lui qui déstabilise la région, pas l'Amérique.

Enfin, je trouve excessif de dire que Bush « fonde son pouvoir sur la religion ». Autant que je sache, le président des États-Unis n'est pas un monarque de droit divin, comme l'était très officiellement Louis XIV. Si



PAR JEAN-FRANÇOIS REVEL

de l'Académie française
auteur de « L'obsession anti-américaine »

mes renseignements sont bons, Bush doit de nouveau affronter les électeurs en novembre 2004. Il n'y a jamais eu aux États-Unis de religion d'État, et il ne peut d'ailleurs pas y en avoir, puisqu'il y existe des centaines de religions, et que même la religion dominante, le protestantisme, est fragmentée en de multiples Eglises.

Que des représentants fassent leur prière le matin, que le président termine ses discours par le rituel « *God Bless America* » n'entrelent pas la laïcité. Un pays n'est pas laïque lorsque le droit commun et le droit constitutionnel s'y confondent avec les préceptes religieux et en sont l'émanation, comme c'est le cas pour la charia dans certains pays musulmans. Mais cela ne l'a jamais été en Amérique, et ne peut pas l'être. Cela n'empêche pas des dirigeants des pays laïques d'invoquer métaphoriquement quelque vague mission divine. Le général de Gaulle écrit, dans ses « Mémoires » : « *La France a été créée par la Providence pour des malheurs exemplaires ou des succès achevés.* »

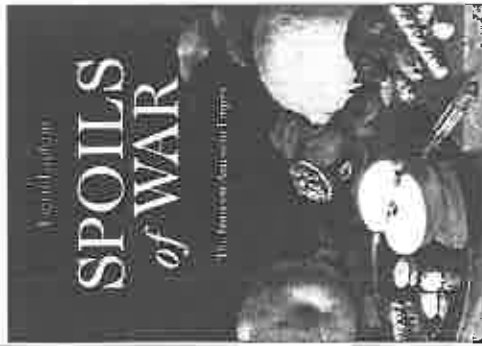
Le grand mérite de Lapham est de confirmer que c'est aux États-Unis même que s'élaborent les critiques les plus acerbes contre les États-Unis, ce qui est le propre de toute civilisation où la pensée est libre ■

Spoils of War

The Innocent American Empire

Lewis Lapham

A critical look at America's new war by the author Annie Dillard calls "one of our most brilliant writers and thinkers."



Nothing will be the same after September 11. This is the wisdom offered and widely received since the announcement of the war on terrorism, a permanent war declared on both an unknown enemy and an abstract noun. But in *Spoils of War*, Lewis Lapham shows with customary intelligence and wit that the recent imperial behavior of the United States government is perfectly consistent with the practice of past administrations.

Finding skeptics in the battle against evil has been a rare achievement. For example, as Lapham points out: "Ted Koppel struck the preferred note of caution on November 2 when introducing the *Nightline* audience to critics of the American bombing of Afghanistan: 'Some of you, many of you, are not going to like what you hear tonight. You don't have to listen.'" Unpopular opinions seldom make an appearance on the network news, and during the months since the destruction of the World Trade Center, the voices of dissent have been few and far between. Lewis Lapham is an exception. Almost alone among mainstream political commentators, he has had the courage to question the motive and feasibility, as well as the imperial pretension, of the Bush administration's infinite crusade against the world's evildoers.

Lewis Lapham is the editor of Harper's Magazine and received a National Magazine Award for his essay writing. He is the author of several books, including Money and Class in America, Imperial Masquerade, The Wish for Kings, Hotel America, and Waiting for the Barbarians. He lives in New York City.



PHOTO: MATTHEW SEPTIMUS

Praise for Lewis Lapham and his work:

"Exquisite . . . [Lapham's] dour yet witty ruminations spare no one and nothing."
—*The New York Times Book Review*

"Lapham refuses to talk down to his audience, much less cozy up to its ignorance and prejudices. . . . Nor will he surrender a jot of his wit, erudition and style."
—*Los Angeles Times Book Review*

"Lapham's portraits of his country are astute and his dry wit as sharp as a knife."
—*The Times (London)*

"Few writers match Lapham's witty, entertaining style, and his insight . . . is challenging and thought-provoking."
—*Library Journal*

"Absent the excitements of a foreign war, in what domestic political accident might we not have lost the wooden figure-head of President George Bush? Six months ago we were looking at a man so obviously in the service of the plutocracy that he could have been mistaken for a lawn jockey in the parking lot of a Houston golf club. . . . On September 11, like Pinocchio brushed with the good fairy's wand on old Gepetto's shelf of toys, the wooden figure turned into flesh and blood. A great leader had been born, within a month compared (by David Broder in the Washington Post) to Abraham Lincoln."

—from *Spoils of War*